Document généré le 4 juin 2025 15:00

Séquences
La revue de cinéma

SÉQUENCES LA REVUE DE CINÉMA

L'abbé Maurice Proulx
Portrait d'un cinéaste militant… opportuniste!

Marc-André Robert

Numéro 262, septembre–octobre 2009

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1863ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Robert, M.-A. (2009). L'abbé Maurice Proulx : portrait d'un cinéaste militant… opportuniste! *Séquences*, (262), 20–27.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ÉTUDE

Maurice Proulx

Pionnier du film documentaire

L'abbé Maurice Proulx
Portrait d'un cinéaste militant... opportuniste !

Il est de ces noms dont l'histoire peine à se souvenir et qui, dans la mémoire collective, dorment dans l'oubli. Maurice Proulx, par exemple, n'évoque guère plus que des bribes de pensée, et que pour quelques spécialistes bien avisés. On le sait prêtre, agronome, pionnier du film documentaire québécois avec ***En pays neufs*** *(paru en 1937), illustre cinéaste du milieu des années 30 à la fin des années 60. Quelques-uns diront qu'il a travaillé pour le gouvernement de Maurice Duplessis la majeure partie de sa carrière, mettant sa caméra au service exclusif du « cheuf » et de son programme politique. D'autres que son cinéma n'est rien de plus qu'une propagande clérico-traditionaliste faisant l'éloge de la « Grande Noirceur » du Québec d'après-guerre : ce que l'on désigne souvent arbitrairement et exclusivement comme une période de conservatisme social, de contrôle de l'Église catholique sur la société. Tout au plus quelques faits et jugements épars qui ne rendent certes pas justice à un homme d'aussi grand mérite.*

MARC-ANDRÉ ROBERT, HISTORIEN

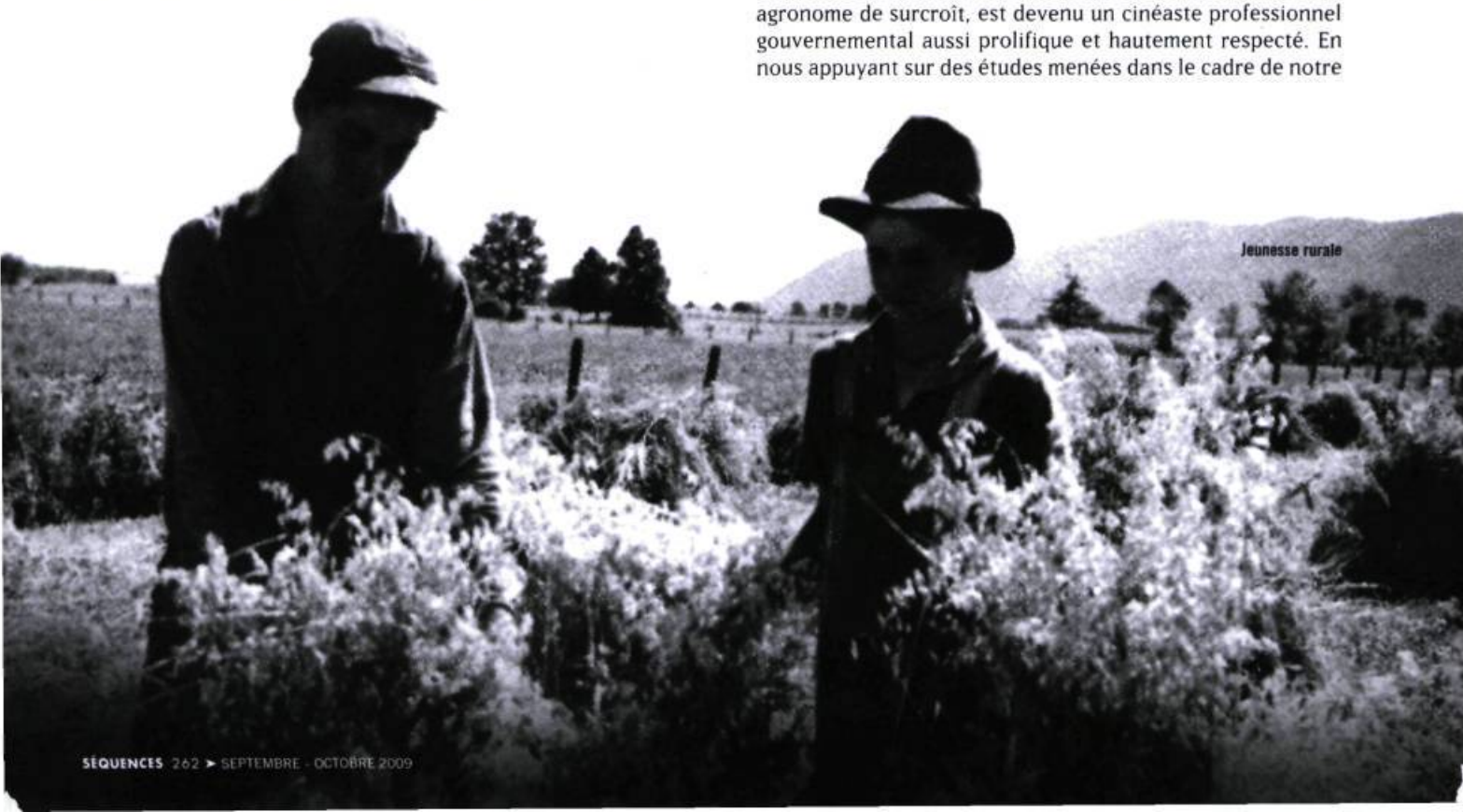
Mais pourquoi un pionnier du film documentaire comme Maurice Proulx est-il si peu abordé par les chercheurs et historiens québécois, alors qu'Albert Tessier, autre pionnier du septième art, se voit réserver un tout autre traitement[1] ? Un homme dont la carrière fut maintes fois soulignée, décoré même de l'Ordre du Canada et de l'Ordre du Québec. Une question fort intrigante qui demeure à ce jour largement sans réponse. Le hasard sans doute ? Peut-être...

Quelques regards sur la production historienne des années 60 à 80 nous permettent de formuler les prémisses d'une possible réponse. Les historiens de la Révolution tranquille, influencés par les courants néo-nationalistes et modernistes des années 50 — parmi lesquels on compte Guy Frégault, Michel Brunet et Maurice Séguin, en plus de Pierre Elliot Trudeau et Gérard Pelletier de la revue *Cité libre* — furent marqués par le souvenir du long règne de Maurice Duplessis et de l'Union nationale. C'est une génération de jeunes historiens qui ont sévèrement critiqué les années 40 et 50, qui ont littéralement tourné le dos à cette période et contribué à diffuser cette idée encore aujourd'hui si largement répandue, au moins dans la mémoire populaire, de « Grande Noirceur ».

Cette absence d'intérêt, voire cette dépréciation de Maurice Proulx et de son œuvre filmique, s'explique peut-être de cette façon. Dommage collatéral de ce préjugé d'historiens qui perdure depuis tant d'années.

Aujourd'hui, de nouveaux chercheurs — l'historien Christian Poirier notamment[2] — revisitent enfin l'œuvre et la carrière de Maurice Proulx avec un œil plus détaché, offrant une critique plus nuancée et contribuant, du coup, à faire taire nombre de préjugés à son endroit. Entendons-nous cependant, nous sommes encore bien loin d'une réhabilitation; les travaux sur Proulx se comptent malheureusement toujours sur les doigts d'une seule main. Tout au plus lui accorde-t-on la courtoisie d'une brève apparition dans les synthèses d'histoire du cinéma. Mais avec le temps, nous pouvons espérer que d'autres historiens et experts en études cinématographiques daigneront lui accorder l'effort de leur plume.

De prime abord, cet article vise à offrir un portrait plus substantiel de l'homme aux chercheurs et passionnés de l'histoire du cinéma québécois, corrigeant et validant au passage les informations véhiculées à son propos. Toujours en cherchant à savoir comment Maurice Proulx, fils de cultivateur, prêtre et agronome de surcroît, est devenu un cinéaste professionnel gouvernemental aussi prolifique et hautement respecté. En nous appuyant sur des études menées dans le cadre de notre



Jeunesse rurale

mémoire de maîtrise en histoire[3] — dans lequel nous avons procédé à l'analyse d'une partie de l'œuvre cinématographique de Maurice Proulx — ainsi que sur les archives personnelles du cinéaste et sur des entrevues qu'il a données peu avant sa mort, nous souhaitons dresser une vue d'ensemble de la vie du cinéaste, tout en soulignant, du coup, certains aspects moins connus de sa carrière et de sa personnalité. Son rôle de directeur du Service social d'adoption à Sainte-Anne-de-la-Pocatière, notamment, qui occupe son temps à partir de 1955. Peut-être pourrons-nous aider à la réhabilitation du cinéaste dans l'histoire québécoise, et peut-être aussi, qui sait, dans la mémoire populaire.

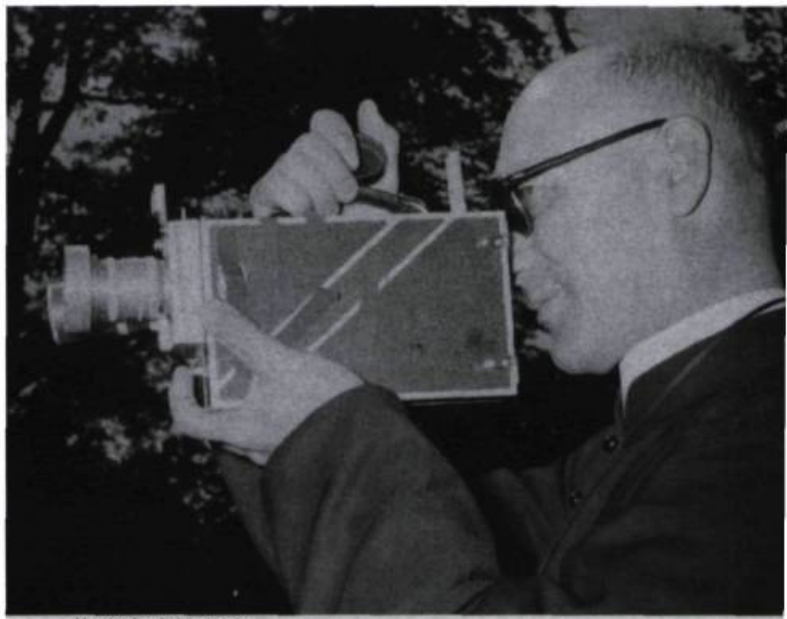
Les racines rurales

Né le 13 avril 1902 à Saint-Pierre-de-Montmagny près de La Pocatière, Maurice Proulx est le fils de Fortunat Proulx, cultivateur, et Gracia Blais. L'aîné de quatorze enfants, il est issu d'une famille de tradition terrienne : une famille d'habitants. Cette fierté qui l'habite d'appartenir au monde rural est un privilège qu'il clame dignement : « Pour moi, personnellement, le titre d'habitant est presque un titre de noblesse. Je suis le produit de huit générations d'habitants qui ont cultivé, de père en fils, la même terre, défrichée par l'ancêtre Jean Prou, il y a plus de trois siècles[4] ». Toute son enfance, Maurice la passe sur la terre familiale, qu'il affectionne d'ailleurs particulièrement; il participe à l'activité de ferme. Il ramasse les pommes de terre aux champs et s'amuse à pêcher avec ses frères et sœurs dans une rivière non loin de la demeure familiale.

Chez la famille Proulx, les études sont une chose sacrée. Enfant, le père de Maurice avait été au collège pendant quatre ans. Une situation bien peu commune pour l'époque, la seconde moitié du 19e siècle. En effet, l'éducation était alors en bonne partie réservée aux classes aisées; à peine 30 % des enfants étaient inscrits à l'école. D'autant plus que les élites religieuses et laïques ne souhaitaient pas voir les enfants de classe populaire s'instruire. « Les classes laborieuses, soutient-on dans le journal clérical *Mélanges religieux*, doivent garder les places et les rôles que la naissance leur a attribués : [...] Il faut se garder d'élever l'enfant pour une autre condition que celle dans laquelle il est appelé à vivre[5] ». Issu d'une famille relativement aisée, Fortunat Proulx avait ainsi eu le privilège de fréquenter le collège. Gracia, la mère de Maurice, avait également été au couvent pendant une bonne partie de sa jeunesse. Ils insistent donc pour que l'aîné de la famille reçoive une bonne éducation.

À l'âge de 6 ans, le jeune Maurice entre ainsi à l'école du rang pour y faire son éducation primaire. À 12 ans, il fréquente le Collège de Montmagny, et suit sa première année commerciale. Il fait toutefois ses deuxième et troisième années commerciales au Collège de Sainte-Anne. L'année suivante, soit en 1917, il entame son cours classique, qu'il termine en 1924. Studieux, Maurice adore l'école. Il suit des cours d'éléments latins, de syntaxe, de versification, de belles lettres, de rhétoriques et de mathématiques.

Il ne s'arrête pas là. Après son cours classique, il décide de poursuivre ses études au Grand Séminaire de Québec. C'était en effet la coutume à l'époque pour les familles québécoises; un enfant se destinait généralement à la prêtrise. Pour le jeune Maurice, le contact avec la terre n'est cependant jamais bien loin. En 1926, on lui offre la possibilité de travailler à titre



Maurice Proulx à la caméra

de maître de salle à l'École d'agriculture. Et peu à peu, il sent grandir en lui une passion pour la science agricole. Cette passion est sur le point d'éclore.

En 1928, à la suite de son ordination, ses supérieurs le rencontrent et lui proposent de faire ses études d'agronomie. « [L'idée] me plaisait énormément. Avec mes racines rurales, ça m'allait très bien », commente-t-il, en entrevue avec Antoine Pelletier en 1985[6]. C'était effectivement l'occasion pour lui d'apprendre la science de la terre, alors qu'il connaissait déjà quelques rudiments de techniques, fruit de l'expérience accumulée au cours de son enfance sur la ferme familiale. Et du coup, fier, il se trouvait à suivre les pas de son père et de ses ancêtres. Tout pour réjouir le jeune Maurice. Emballé, l'année suivante, il s'inscrit et est admis à l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Fondée en 1859 par l'abbé François Pilote, alors supérieur au Collège classique de Sainte-Anne, l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière est la première du genre au Québec et au Canada. Cette école deviendra, en 1940, la Faculté d'agriculture de l'Université Laval, puis sera transférée sur le campus de Sainte-Foy en 1962.

De 1929 à 1931, Maurice est pleinement dédié à ses études agronomiques et se lie d'amitié avec plusieurs de ses professeurs. Un certain Joseph-Adélard Godbout, notamment, qui deviendra premier ministre du Québec brièvement en 1936, puis de 1939 à 1944. Sans s'en douter, cette amitié allait, plus tard, lui ouvrir les portes d'une brillante carrière de cinéaste. Mais ne vendons pas trop tôt la mèche. Nous aurons l'occasion d'y revenir. En 1931, Maurice Proulx obtient son baccalauréat en sciences agronomiques. Et l'agronomie demeure sa passion première.

L'université Cornell : l'éveil du cinéaste

Après son cours d'agriculture, ayant pris goût aux études et étant très doué, Proulx se voit offrir la possibilité de gravir un échelon de plus dans son parcours académique. Son évêque, Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve, s'entend avec le gouvernement du Québec pour l'attribution d'une bourse lui permettant de

poursuivre ses études aux États-Unis, pour l'obtention d'un doctorat en agronomie. On s'imagine bien que, dans les années 30, des jeunes Québécois comme Proulx, natifs de régions rurales et fils de cultivateurs, amenés à voyager et, surtout, à faire leurs études aux États-Unis, se comptent sur les doigts d'une seule main. Il ne faut pas oublier que le Québec, tout comme bien des États dans le monde, se remet encore difficilement du krach boursier de 1929. Le chômage est à son paroxysme; les besoins de la population québécoise sont criants. En quelque sorte, Proulx est un privilégié. Et il reconnaît la chance qui lui est offerte.

Emballé, Maurice Proulx s'inscrit alors à l'Université Cornell, à Ithaca, dans l'État de New York. « Ç'a été tout un événement pour moi, parce que je suis parti d'un petit coin du monde, qui était le Bas-de-Québec, et je suis tombé dans l'univers, littéralement[7] », disait-il. En effet, à son entrée à Cornell, Proulx est subjugué par la diversité culturelle qui y foisonne. Des gens de partout viennent y faire leurs études; Cornell est un véritable carrefour des cultures et Proulx s'y plaît énormément.

Or, rapidement, il se heurte à un handicap poignant : l'anglais. Déjà, il sait l'écrire et le lire, ce qui est peu commun pour un jeune rural du Bas-Saint-Laurent. C'est la conversation qui lui est difficile. Si l'anglais est une chose, l'argot en est une autre. Proulx doit donc conjuguer avec ces légers problèmes.

Pour apprendre l'argot américain, le jeune Maurice lit, chaque dimanche, les *funny papers* : « Je l'ai tellement appris que, au bout d'un mois, je savais plus l'argot que les Américains et je ne savais pas beaucoup mon anglais[8] ». Il se tourne alors vers un tout autre instrument pour résoudre son « problème » de langue : le cinéma. Il faut savoir que le film sonore existait depuis quelques années déjà (depuis 1923 en fait, mais devint une pratique généralisée à partir du début des années 30).

À l'époque, on trouvait dans la ville d'Ithaca deux théâtres, lesquels projetaient respectivement deux programmes par semaine. Pendant plusieurs mois, Proulx assiste religieusement à chacune des représentations pour pratiquer son anglais. Il entre ainsi au théâtre à 19 heures pour regarder d'abord les nouvelles (chaque programme débutait avec une capsule d'informations, l'équivalent du journal télévisé que l'on connaît), puis un *travelogue*, c'est-à-dire un film de tourisme. Le *travelogue* était d'ailleurs la partie de la présentation que Proulx préférait par-dessus tout : « Ça finissait toujours, ou presque, par un beau coucher de soleil et des paroles enchanteresses[9] ».

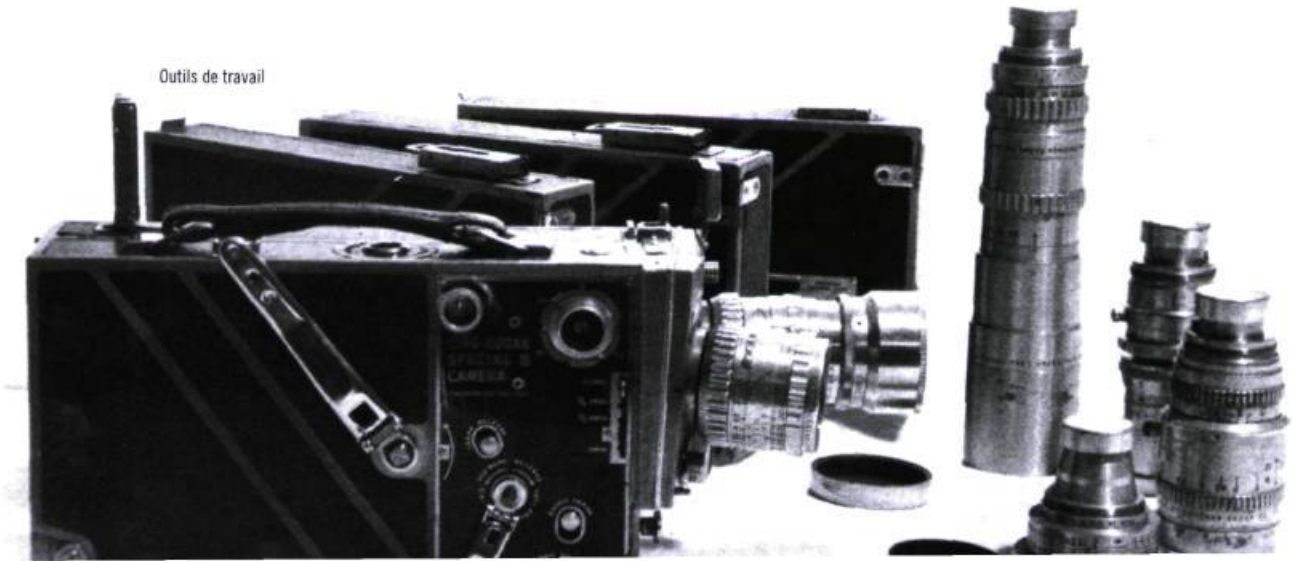
Le programme principal était projeté à deux reprises au cours d'une soirée : d'abord jusqu'à 21 heures, puis jusqu'à 23 heures. Proulx, assidu, ne manque pas même la rediffusion. La première séance lui donnait un aperçu global de l'histoire du film, ses grandes lignes, et la deuxième lui permettait d'approfondir sa compréhension du vocabulaire anglais. « Mais en même temps, sans que je m'en aperçoive, sans que je ne le réalise, j'avais pris le goût du cinéma[10] ». Le destin devait frapper sous peu.

Un jour, un conférencier anglais vint présenter un documentaire muet portant sur l'Écosse à Cornell. Le conférencier commentait les images du film devant les spectateurs, en direct, à mesure qu'elles défilaient à l'écran. D'apparence banale, ce moment fut toutefois *la* révélation pour Maurice Proulx. Réalisant soudainement l'énorme potentiel pédagogique du film documentaire pour l'enseignement et la vulgarisation agronomique au Québec, Proulx envoie, dès le lendemain, une lettre à ses supérieurs de l'École d'agriculture leur demandant de l'argent pour l'achat d'une caméra. « J'ai sans doute été persuasif, car on m'a envoyé un chèque de 400 dollars par retour de courrier[11] ». Avec cette somme, Proulx se porte acquéreur du célèbre modèle K d'Eastman Kodak et de plusieurs accessoires. Sans personne pour lui enseigner son maniement; il se met à l'étude de son manuel qui devient, par le fait même, son seul et unique professeur. Très rapidement, il maîtrise son fonctionnement et se met à l'essai.

En pays neufs
ou la quête de la sonorisation

En 1933, Proulx obtient son doctorat en agronomie (bien qu'il doive terminer un stage de fin d'études) et revient au Québec triomphant. Sa passion pour le 7e art ne cesse de croître. Enseignant l'agronomie à l'École d'agriculture de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, il se sert de sa Kodak K 16 mm, qu'il trimbale d'ailleurs partout où il va. En novembre 1934, son directeur, qui était alors aussi secrétaire de la Société de colonisation du diocèse de Québec, l'abbé François-Xavier Jean, vient le rencontrer pour lui proposer un projet singulier.

Ayant eu vent de son intérêt pour le cinéma, l'abbé Jean demande à Proulx de se joindre à lui ainsi qu'à plusieurs colons sur le point de partir vers la colonie de Roquemaure, en Abitibi. Il souhaite pouvoir filmer des images de la vie là-bas. Proulx accepte l'offre et part pour Roquemaure.



Outils de travail

Cette opportunité de faire un tel film était, pour lui, une chance inespérée. D'abord, c'était une première expérience professionnelle, pour le gouvernement, rien de moins ! L'occasion de se faire connaître. Mais aussi, puisque la pellicule était alors très dispendieuse pour ses moyens, il voyait en la Société de colonisation un commanditaire qui paierait son matériel. Un facteur non négligeable. Il ne serait pas payé pour réaliser le film, mais il disposerait d'un budget qui en couvrirait la production et serait logé et nourri. Pour une première expérience, il ne pouvait demander mieux.

En pays neufs

Le périple dure trois ans, jusqu'en 1937. Chaque année, Proulx fait le voyage pour Roquemaure avec sa caméra, accueilli chez les prêtres-colons, et tourne des images du quotidien en Abitibi. Et chaque année, à son retour à La Pocatière, il en profite pour montrer l'évolution de la colonie aux épouses des colons et, espérait-on, en convaincre d'autres d'aller s'établir là-bas.

La réalisation de ce film documentaire est effectivement une première pour Maurice Proulx. Seul aux commandes derrière sa caméra, sans scénario, sans artifice, il se laisse guider par son instinct et sa passion. Mais il doit aussi conjuguer avec la volonté de ses patrons à la Société de colonisation, ses *producteurs* : « Je les ai un peu surpris parce que j'ai filmé toutes sortes de choses qui n'avaient rien à voir directement avec la colonisation. Par exemple, des lièvres, des chiens, des réserves indiennes, et beaucoup d'enfants. L'abbé Jean m'a même reproché, à un moment donné, de filmer un peu trop de *niaiseries*[12]. »

De 1934 à 1937, il produit un total de treize bobines de film, pour une durée d'un peu plus d'une heure. Sans montage, raboutant les pellicules les unes à la suite des autres, Maurice Proulx venait de réaliser son premier long métrage documentaire : **En pays neufs : un documentaire sur l'Abitibi**. Le film était cependant encore loin de la version finale que l'on connaît encore aujourd'hui. En effet, il faut savoir que le film sonore en était encore à ses débuts à cette époque et qu'**En pays neufs** n'était pas encore sonorisé.

Entre-temps, en 1936, Proulx part sept mois en Europe, avec sa caméra bien entendu, et visite différentes universités et facultés d'agriculture dans le cadre de son stage de fin d'études doctorales. Il rencontre le pape et est même reçu par le ministre de l'Agriculture sous le régime d'Hitler ! Parcourant la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Allemagne, la Suisse, la Hollande, la Belgique, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique du Nord, il immortalise plusieurs scènes de voyage sur pellicule. Ces voyages n'ont jamais fait l'objet de films à proprement parler, mais ils constituent tout de même un trésor de matériel inédit. Avis aux intéressés, ces centaines de mètres de pellicules de voyage sont conservées par Bibliothèque et Archives nationales du Québec à son centre d'archives de Québec.

De retour au Québec en 1937, il termine **En pays neufs** et reçoit la visite du sous-ministre à la Colonisation Joseph-Ernest Laforce. Ce dernier lui demande de présenter son film au Pavillon de la Colonisation à l'Exposition provinciale de Québec la même année. Flatté par cette offre, Proulx réalise toutefois l'impossibilité d'un tel projet. D'abord, parce que l'événement dure dix jours — de 10 heures à 23 heures chaque jour — le cinéaste ne peut, en toute honnêteté, veiller à la projection et au commentaire de chacune des représentations. De plus, Proulx ne dispose alors que d'une seule copie du film, l'original, et cette dernière serait complètement détruite après une utilisation aussi intensive. « Si vous assumez les frais, » propose alors Proulx au sous-ministre, « on pourrait faire un film parlant[13] ». La réponse fut positive.

Ce qui est particulier, c'est qu'à ce moment, Proulx ne sait aucunement comment procéder. Il sait que la sonorisation existe sur format 16 mm depuis quelques mois, mais c'est encore peu répandu et très peu développé. « Mais je me disais, comme on se dit à cet âge-là, si quelqu'un en fait, je suis capable d'en faire[14] ». La quête de la sonorisation venait de débuter.

Proulx se rend d'abord chez Associated Screen News (ASN), une compagnie de production locale, pour s'enquérir des moyens de sonorisation filmique existants. Le directeur d'ASN veut bien le recevoir et l'écoute parler de son projet. Pendant deux heures, ce dernier lui explique que jamais de sa vie il ne pourrait sonoriser son film. Lui-même, avec sa compagnie, ses installations, ses laboratoires et son matériel n'aurait jamais pu le faire. Proulx ne se laisse pas abattre. Il se dirige alors vers Toronto pour rencontrer d'autres gens du milieu et obtenir, espère-t-il, une solution à son problème. Là encore cependant, même réponse. Au diable le Québec et le Canada ! C'est du côté des États-Unis qu'il aura satisfaction.

Proulx se souvient que, du temps où il étudiait à Cornell, Eastman Kodak possédait un laboratoire de développement à Rochester dans l'État de New York. C'est là qu'il trouve ses premières réponses; on lui fournit quatre adresses de compagnies établies à New York susceptibles de l'aider dans sa quête. Il part pour New York et tombe, par hasard, sur un ingénieur de son assez curieux, un Polonais du nom de Toulousky, qui venait de démarrer sa propre compagnie. Une compagnie « organisée avec de la broche à foin[15] », se rappelle Proulx. C'est Toulousky qui lui confirme la faisabilité de son projet et lui explique comment faire. La première étape de la sonorisation d'**En pays neufs** était franchie.

Proulx revient à Québec, la tête pleine de promesses. Il doit maintenant trouver une trame sonore pour ajouter à son film et rédiger les textes qui serviront à la narration. Fait intéressant à noter, les lois n'étaient pas aussi strictes qu'aujourd'hui en ce qui a trait aux droits d'auteur. Pour les films éducatifs, notam-

ment, on pouvait utiliser librement n'importe quelle pièce musicale. C'était donc un obstacle de moins pour Proulx, mais il se devait quand même de trouver le matériel nécessaire.

Conscient qu'il ne pouvait réaliser ce projet seul, il demande l'aide de son ami Maurice Montgrain, alors secrétaire d'un agronome travaillant au ministère de l'Agriculture. Montgrain était musicien, pianiste principalement, et chef de chorale. Il avait également travaillé dans les stations de radio de Québec un bon moment et possédait un excellent français et une très bonne diction. En somme, il possédait toutes les qualités que Proulx cherchait pour réaliser son projet. Ensemble, ils choisissent la trame sonore et rédigent les textes, puis retournent à New York, chez Toulousky, pour finaliser le montage. Après plusieurs essais et plusieurs allers-retours, Proulx termine la sonorisation d'**En pays neufs** la veille de l'Exposition provinciale. Il présente alors son film au ministre et au sous-ministre de la Colonisation. Ces derniers sont impressionnés, charmés et donnent leur aval.

En pays neufs est projeté pendant les dix jours de l'Exposition provinciale à Québec et connaît un énorme succès. Le jeune prêtre-cinéaste de La Pocatière est maintes fois louangé; le nom Maurice Proulx circule désormais au sein du gouvernement libéral de Godbout et de ses divers ministères.

En pays pittoresque
La notoriété s'installe

Avec **En pays neufs**, Proulx signe son premier long métrage, qui devient par le fait même le premier long métrage documentaire sonorisé de l'histoire du Québec, rien de moins ! Tous sont unanimes : sa détermination n'a d'égal que son immense talent, son instinct filmique. Proulx n'endosse pas pour autant le titre de cinéaste; il se considère d'abord et avant tout prêtre et agronome, au service de la science agricole.

Au ministère de la Colonisation, le succès d'**En pays neufs** à l'Exposition provinciale est la preuve que le cinéma s'avère un moyen de promotion efficace et intelligent. Il ne faut pas oublier que le cinéma est encore passablement nouveau à la fin des années 30. Pour bien des familles rurales (et certaines familles urbaines), **En pays neufs** est une première expérience avec le 7e art. Ce documentaire sur l'Abitibi a l'effet d'une onde de choc.

L'Exposition à peine terminée, le sous-ministre Laforce rencontre à nouveau l'abbé Proulx. Il lui propose de répéter l'expérience, cette fois en faisant le tour des colonies en Gaspésie. Avec l'Abitibi au premier rang, la Gaspésie est la deuxième grande région ouverte à la colonisation par le gouvernement du Québec pour remédier à la crise économique. Proulx avait déjà visité la Gaspésie auparavant, mais l'idée d'y retourner lui plaît beaucoup, surtout avec une caméra. D'autant plus qu'il n'aurait plus à calculer ses dépenses et sa pellicule, à respecter un budget strict; le ministère de la Colonisation défrayait désormais tous les coûts encourus pour la réalisation de ce nouveau film. « Je me promettais bien de prendre toutes les scènes intéressantes que je pourrais voir. Je me disais : ce que je n'utilisais pas pour le film de la Colonisation, je l'utiliserais, à tout événement, pour faire un autre film[16] ». Il accepte l'offre du sous-ministre Laforce et part, au début de l'été 1938, pour la Gaspésie.

Et c'est avec une nouvelle caméra qu'il s'embarque ainsi pour la péninsule du golfe du Saint-Laurent : la *Cine Special* de Kodak. En 1937, alors qu'il sonorisait **En pays neufs** à New York, Proulx en avait profité pour se procurer ce nouveau modèle professionnel, toujours en format 16 mm, pour remplacer sa première caméra d'amateur.

Arrivé en Gaspésie, il visite Cap-Chat, puis Saint-Octave de l'Avenir, qui devient son premier contact avec la colonisation là-bas. On sait aujourd'hui que Saint-Octave de l'Avenir, fermé

En pays pittorresque

depuis 1971, fut un cuisant échec d'établissement. Les terres de cette région, qui reposent principalement sur un fond rocheux, sont difficilement exploitables, contrairement à ce que l'on croyait à l'époque. À la fin des années 30 cependant, Saint-Octave est un lieu florissant et plein d'activité. Proulx filme la mer, les pêcheurs, l'Île Bonaventure, le rocher de Percé. Il s'émerveille devant la beauté pittoresque des paysages. Il recueille beaucoup, beaucoup de matériel, ayant parcouru plus de la moitié de la Gaspésie, puis revient à Québec au mois d'août 1938.

Le sous-ministre Laforce lui demande alors de synchroniser la pellicule déjà recueillie, puisqu'il souhaite présenter ces images à l'Exposition provinciale, l'automne suivant. Or, comme Proulx tenait à faire deux films à partir de ce matériel — un film de colonisation, puis un autre de tourisme —, il espérait pouvoir faire un certain montage des images, pour enlever ce qu'il jugeait moins pertinent. Mais le sous-ministre Laforce est catégorique : c'est le ministère qui paye, le ministère garde tout !

Pour le récit et la musique, Proulx fait de nouveau appel à son ami Maurice Montgrain. Et tous deux partent pour New York pour l'enregistrement du film. Proulx décide cette fois de ne pas faire affaire avec le même ingénieur polonais du temps d'**En pays neufs** : « Parce que, l'année précédente, j'avais eu des difficultés avec M. Toulousky, qui n'avait pas d'argent assez pour financer son affaire. J'étais obligé de lui payer d'avance les bobines vierges, avant qu'il ne les achète; j'étais obligé de lui passer des dollars pour aller [...] faire développer les pellicules, et ça avait été un peu compliqué. Même, je pense bien que j'y ai perdu quelques copies, le prix de quelques copies, mais j'ai toujours été très reconnaissant à Toulousky parce qu'il m'a montré pour beaucoup plus que ça[17]. »

Il se rend plutôt chez *River Sound Studio*, qui est alors considéré, selon Proulx, comme le meilleur studio d'enregistrement des États-Unis. « La qualité du son était, naturellement, meilleure et c'était également beaucoup plus facile de sonoriser du film avec leurs machines et leurs laboratoires nettement plus modernes que l'équipement de Toulousky ». Proulx termine l'enregistrement, puis revient à Québec pour l'Exposition provinciale. Son film, bien qu'inachevé, connaît encore une fois un énorme succès auprès des visiteurs.

Après l'Exposition, Proulx en profite pour se payer des vacances en Europe. Du mois de septembre 1938 à janvier 1939, il voyage en sol européen, avec sa caméra bien entendu, et recueille des images au passage. À son retour au Québec, il repart en Gaspésie, à l'été 1939, pour compléter son film. Sans jamais se soucier de la pellicule qu'il utilise, il tourne encore des dizaines et des dizaines de bobines : « Je me souviens que j'ai guetté des sauts de saumon pendant des jours pour pouvoir avoir une belle scène. J'ai dépensé énormément de film parce que je ne pouvais pas attendre [pour] déclencher la caméra, que le saumon saute, parce qu'il était déjà hors de l'eau. Et pour avoir un saumon convenable, il fallait que je prenne ça en *slow motion*, au ralenti, et ça dépensait beaucoup de films[18]. »

C'est ainsi que Proulx venait de réaliser le plus long long métrage documentaire jamais produit au Québec pour l'époque : **En pays pittoresque** : *un documentaire sur la Gaspésie*, un film d'une durée de plus de deux heures ! Ce film fut présenté, en version finale, à l'Exposition provinciale de 1939 et, on l'imagine bien, couronné (encore une fois) de succès.

L'ère Duplessis
L'âge d'or du cinéma proulxien

Si **En pays neufs** a contribué à le faire connaître, tant auprès du public rural québécois qu'auprès du gouvernement libéral de Godbout, **En pays pittoresque** permet ni plus ni moins à Proulx de se hisser au sommet et consacre sa notoriété. De 1939 à 1944, les projets s'alignent sur le bureau du prêtre-cinéaste de La Pocatière. Son talent est fortement demandé.

Au cours de cette période, seulement pour le compte des ministères de la Colonisation et de l'Agriculture, il réalise six films : **Le Labour Richard** (1939); **La Betterave à sucre** (1942); **Les Couches chaudes** (1942); **Sainte-Anne-de-Roquemaure : un épilogue à En pays neufs** (1942); **Le Miel nectar** (1942); et **Une journée à l'Exposition provinciale de Québec** (1942). Plusieurs autres films agricoles, qui paraîtront plus tard, sont également en chantier, dont **Défrichement motorisé** (1946) et **Le Lin du Canada** (1947). Petit à petit, Maurice Proulx devenait le premier cinéaste « gouvernemental » du Québec. Pas une année ne se déroule sans qu'il n'ait des images à tourner. Tant et si bien qu'il doit demander à ses supérieurs à l'École d'agriculture une exemption pour se consacrer pleinement à son métier de cinéaste. Exemption qu'il obtient sans trop de peine.

Travailleur autonome, Proulx établit lui-même les budgets de dépenses pour ses films et envoie ses factures au gouvernement. Il a du flair et sait s'allier les bonnes personnes. Et à mesure que les projets s'enchaînent, il cumule les honneurs et amasse une petite fortune.

Son amitié avec le premier ministre Adélard Godbout, anciennement son professeur à l'École d'agriculture, lui permet même d'occuper une place de choix dans le développement de la production cinématographique québécoise. Entre 1940 et 1941, à la demande de Godbout, il participe à la création du Service de ciné-photographie provincial. Le Service de ciné-photographie — qui deviendra en 1961 l'Office du film de la province de Québec, puis, en 1963, l'Office du film du Québec — regroupe alors les services de production et de distribution cinématographiques et relève du Conseil exécutif. C'est, pour ainsi dire, la première société d'État québécoise en matière de cinéma. Encore une fois, rien pour diminuer la notoriété de Proulx, solidement ancrée dans le paysage cinématographique québécois.

Un changement pointe cependant à l'horizon. En 1944, le gouvernement libéral de Godbout est défait par l'Union nationale de Maurice Duplessis, qui conservera le pouvoir jusqu'en 1959. Godbout demeure chef du Parti libéral jusqu'en 1948, après quoi il démissionne et est nommé sénateur sur la scène fédérale (en 1949), remplacé par Georges-Émile Lapalme (1950-1958), puis par Jean Lesage (de 1958 à 1970). Conservateur et allié du clergé catholique québécois — qui a longtemps opéré un contrôle sur la production et la distribution cinématographique au Québec —, Duplessis est reconnu pour son appui au Bureau de la censure. Lors de son accession au pouvoir, il ne voyait certes pas le cinéma d'un bon œil. Il ne

connaissait pas Maurice Proulx, pas plus que son cinéma. Il souhaitait même fermer le Service de ciné-photographie.

Pour l'abbé Proulx, de conviction politique libérale, ce changement de gouvernement avait, à première vue, de quoi inquiéter. D'autant plus qu'il perdait un très bon ami au siège de premier ministre, avec tous les avantages que cela pouvait lui procurer. Cependant, Godbout se fait un devoir de présenter Proulx, qu'il dit d'ailleurs être son meilleur ami, à Duplessis. Très vite, Duplessis en vient à apprécier le travail de l'abbé Proulx, qui le convainc de ne pas fermer le Service de ciné-photographie, insistant sur son potentiel publicitaire pour le gouvernement. Et comme il s'agit de cinéma, Proulx sait se montrer persuasif. Le talent et la notoriété du prêtre-cinéaste a tôt fait de charmer Duplessis. D'autant plus que plusieurs des films de Proulx sont ou bien des films agricoles, ou bien des films sur la vie rurale : deux thèmes de prédilection chez Duplessis. Ce dernier continue ainsi de lui commander des films, par l'entremise du Service de ciné-photographie, en collaboration avec divers ministères. Mais Proulx demeure travailleur autonome. Les projets continuent d'affluer, tant et si bien que la période 1944-1959 devient vite l'âge d'or de sa carrière cinématographique.

Duplessis disait souvent : « L'abbé Proulx, c't'un maudit rouge, mais c't'un bon diable quand même ». En 1952, lors de la première de **Jeunesse rurale** au Palais Montcalm, le chef de l'Union nationale, en extase devant le film, s'exclamait : « L'ère est aux Maurice ! ». L'archevêque Maurice Roy venait d'être nommé primat du Canada à Rome, Duplessis venait de gagner ses élections et Proulx avait fait **Jeunesse rurale**. À l'occasion, Duplessis se permettait même quelques taquineries à son endroit : « L'abbé Proulx, tu peux bien me poser; tu as bien posé les vaches à Godbout[19] », ironisait-il, rappelant l'amitié que le prêtre-cinéaste entretenait avec Godbout.

Visiblement, Proulx entretient de très bons rapports avec le premier ministre, tout au long de son « règne » d'après-guerre. Ils ne se voient pas souvent et leurs rencontres sont souvent brèves, mais il arrive que Duplessis lui téléphone pour lui commander un film en particulier ou pour discuter de quelques idées. Pour **Le Tabac jaune du Québec** (1951) par exemple, Proulx raconte : « C'est un film qui m'a été commandé d'une manière bien spéciale par M. Duplessis et à la manière de M. Duplessis qui un jour m'a téléphoné : "L'abbé Proulx, il y a quelque chose de bien extraordinaire qui se passe, c'est la culture du tabac jaune, et il faudrait que tu fasses un film là-dessus." J'ai répondu : "Je veux bien, mais je voudrais savoir quelle sorte de film, de quelle longueur, quel prix, et ainsi de suite." Il a dit : "Je connais pas ça. Arrange-toi."

Le chef de l'Union nationale a pleinement confiance en Proulx et lui donne carte blanche sur tous ses projets. Et pour l'abbé Proulx, le Parti libéral ou l'Union nationale, ça ne fait aucune différence. Il est capable de vivre de son art, de bien vivre même, et fait des films en toute autonomie sur un sujet qui le passionne par-dessus tout : le monde rural. Quoi demander de mieux ?

Entre 1944 et 1959, Maurice Proulx réalise et produit plus de trente courts, moyens et longs métrages documentaires. Des films touristiques, sociaux, techniques, quelques films agricoles encore. La majorité est commandée par le gouvernement, certains par des communautés religieuses, d'autres par des entreprises privées et des amis.

À travers ceux-ci, on parvient à identifier certains loisirs et sports préférés du cinéaste, comme l'équitation, la pêche et l'aviation. Dans le film **Le Percheron** (1946), par exemple, l'abbé Proulx montre sa passion pour les chevaux en dédiant ce documentaire, son titre l'indique, au cheval percheron, une des races chevalines les plus anciennes au monde. Ayant recours à un bruiteur expert de Radio-Canada, muni d'une nouvelle invention qui enregistrait le son sur un petit fil de métal blanc, il en arrive même à capturer les hennissements d'étalons.

Le film **Waconichi** (1955) est un autre exemple, dans lequel il convie cette fois le spectateur à une excursion de pêche dans le Grand Nord québécois, témoignant de sa passion pour cette activité sportive. Et on retrouve cette passion pour la pêche dans certaines scènes de **Les Routes de Québec** (1951), **Les Îles-de-la-Madeleine** (1956), puis dans le film **Le Bar du Saint-Laurent** (1960).

Le service social d'adoption, le déclin et la retraite

En 1953, à la demande de l'évêque du diocèse de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, Bruno Desrochers, l'abbé Proulx participe à la fondation du Service social de l'Enfance et de la Famille, à La Pocatière, et s'occupe d'adoption. Comme la cause des orphelins lui tient vraiment à cœur, il délaisse peu à peu sa caméra au profit des enfants. Dans une entrevue à l'historien Pierre Demers, Proulx explique : « Au début, dans ma serviette, [j'avais] une chemise de Service social et 11 chemises de films. Et petit à petit les chemises de films ont disparu et celles du Service social ont augmenté. [...] Par la suite, j'ai été tellement occupé avec le Service social, que le virus ne m'a pas repris[20] ».

Et de toute façon, l'argent n'est pas un problème; Proulx s'est déjà bien enrichi avec ses films. Werner Nold, caméraman et photographe au Service de ciné-photographie dans les années 1950 et monteur de plusieurs films de l'abbé Proulx, racontait au journaliste Luc Perreault, en 1996, que dans ses souvenirs, Proulx lui paraissait immensément riche : « Il se promenait dans une Chrysler New Yorker noire qui était longue comme un train. Tu sais, le genre dans lequel on pouvait changer de station de radio juste par une pression du pied... Une auto comme ça, je n'en ai pas vu beaucoup[21] ». Le journaliste Robert Lévesque écrivait aussi que Proulx s'était toujours « *arrangé*, réussissant à placer à la Bourse son deux mille dollars par année (ce qui ferait rêver bien des cinéastes d'aujourd'hui)[22] ».

Dans la seconde moitié de la décennie 1950, il a encore quelques projets de films, mais tient davantage le rôle de producteur.

À partir des années 60, avec l'entrée au pouvoir de « l'équipe du tonnerre » de Jean Lesage, le contexte change. Le Service de ciné-photographie devient l'Office du film de la province de Québec (OFQ) en 1961 et passe aux mains de gens venant de l'Office national du film (ONF). L'OFQ prend alors la décision de ranger tous les films vieux de plus de cinq ans, ce qui a pour effet d'évacuer pratiquement toute la production filmique de l'abbé Proulx.

Maurice Proulx, qui était un des nombreux « amis du régime » de Duplessis, était soudainement « vieux jeu ». Et comme bien des « amis du régime », on n'avait plus besoin de lui. À partir de 1960, il cesse donc presque toute activité filmique et dédie son temps à l'adoption au Service social.

En 1966, un infarctus lui rappelle toutefois qu'il n'a plus sa jeunesse d'antan; l'abbé Proulx a alors 64 ans. C'est l'occasion pour lui de se retirer dans sa maison à La Pocatière et de profiter d'une retraite bien méritée.

Les honneurs... sa mémoire

Le 9 décembre 1977, Maurice Proulx remet une bobine d'un des films qu'il a réalisés au cours de sa carrière au ministre péquiste des Communications et des Affaires culturelles, Louis O'Neill. Ce geste symbolisait l'acquisition de l'œuvre cinématographique de l'abbé Proulx par le gouvernement du Québec. Qui plus est, il symbolisait également la reconnaissance du Québec envers ce pionnier du cinéma documentaire.

L'œuvre de Proulx comprend un peu plus de cinquante courts, moyens et longs métrages documentaires, sans compter les dizaines et dizaines de films inédits et séquences de films inachevés. Comme bien peu d'autres avant lui, et c'est tout en son honneur, Proulx a eu le souci de la qualité de conservation de ses films. Jusqu'à ce qu'il les remette au gouvernement du Québec, ceux-ci étaient entreposés dans une pièce dans le sous-sol de sa maison, où la température et l'humidité étaient contrôlées. Tant et si bien qu'aujourd'hui encore, son œuvre est intacte et disponible pour consultation.

Dans les années qui suivirent, Proulx reçut une kyrielle d'hommages et de prix honorifiques pour souligner sa carrière de cinéaste. En 1979, l'Université Concordia lui décerne un doctorat *honoris causa*, tandis que Radio-Canada produit une émission de trois heures sur Proulx intitulée : *Le cinéaste d'un Québec oublié*. En 1984, c'est autour du Festival des films du monde (FFM) d'honorer la carrière du prêtre-cinéaste de La Pocatière, à l'occasion du cinquantenaire du début de la réalisation d'**En pays neufs**.

Fait intéressant à noter, Proulx se faisait un devoir d'assister au FFM chaque année. Du moins, chaque fois qu'il le pouvait. Très ouvert d'esprit, il visionnait des films des quatre coins du globe et savait reconnaître le talent artistique et la qualité d'un long métrage, même pour certains films présentant des scènes de nudité. Pour un prêtre, on aurait pu s'attendre au contraire. Il faut croire que l'abbé Proulx était un prêtre en avance sur son temps !

En 1985, Proulx reçoit la médaille d'or du Mérite agricole du Québec, la médaille de l'Escolle de l'Université Laval et l'Association pour le développement et l'application de la technologie en éducation (ADATE) institue le prix Maurice-Proulx. En 1986, il est décoré de l'Ordre du Canada et en 1987 de l'Ordre du Québec.

Maurice Proulx s'éteint paisiblement dans sa demeure à La Pocatière, le 7 juin 1988, quelques mois après avoir célébré son 86e anniversaire. Jusqu'à son dernier souffle, il aura été un passionné de cinéma. D'une générosité exemplaire envers les chercheurs en histoire du cinéma, il consacre plusieurs entrevues, notamment à Pierre Demers et Antoine Pelletier. Conscient de l'importance historique et ethnologique de son cinéma, Maurice Proulx se fait un plaisir de raconter « les débuts », tout comme ses expériences de tournage. Peu de temps même avant sa mort, en 1987, à la demande d'un étudiant de la Sorbonne à Paris, André Blanchard, lequel rédigeait une thèse sur le cinéma régional québécois en prenant pour exemple le film **En pays neufs** de l'abbé Proulx, il accepte d'annoter son travail. C'est dire combien il tenait à faire connaître son œuvre et combien il respectait la recherche sur le cinéma.

Cela fait maintenant plus de vingt ans que l'abbé Proulx nous a quittés. Heureusement, sa mémoire, bien que diffuse, est toujours vivante, dans les quelques synthèses d'histoire du cinéma, sinon dans ses films qui sont, il est important de le rappeler, tous disponibles chez Bibliothèque et Archives nationales du Québec, à son centre d'archives à Québec pour consultation. Pour les mordus, vous trouverez les archives personnelles de l'abbé Proulx (sa correspondance, ses notes manuscrites et autres documents) au Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne à La Pocatière. Vous pouvez d'ailleurs consulter leur site Web pour y voir quelques photos inédites.

Si la recherche sur l'œuvre de Maurice Proulx est encore bien mince, nous espérons que cet article saura réhabiliter le cinéaste dans la mémoire collective et, qui sait, transmettre notre passion à d'actuels et futurs chercheurs qui, dans les prochaines années, voudront bien se risquer à plonger dans ces milliers de mètres de pellicule qui constituent une fenêtre unique sur notre passé. Croyez-le, le voyage en vaut la peine ! S

Notes

[1] Voir Brigitte Nadeau, *Albert Tessier, intermédiaire culturel régionaliste. L'image au service d'une propagande*, mémoire (histoire de l'art), Université Laval, 2004, René Verrette, « Le régionalisme mauricien des années trente », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 47, no 1, 1993, pp. 27-52, René Bouchard, *Filmographie d'Albert Tessier*, Montréal, Boréal, 1973, ou encore Paul-Henri Carignan, *Mgr Albert Tessier, éducateur*, Trois-Rivières, Éditions du bien public, 1977.

[2] Voir Christian Poirier, « Le clergé et le patrimoine cinématographique québécois : les prêtres Albert Tessier et Maurice Proul », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française* [en ligne], http://www.ameriquefrancaise.org

[3] Marc-André Robert, *La société rurale dans l'après-guerre : un pont entre tradition et modernité. Le cinéma documentaire de l'abbé Maurice Proulx comme témoignage historique, 1946-1959*, mémoire (histoire), Université de Sherbrooke, 2009.

[4] Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège Sainte-Anne, Fonds Maurice Proulx, Études, Thèse d'André Blanchard.

[5] Andrée Dufour, *Histoire de l'éducation au Québec*, Montréal, Boréal, 1997, p. 55.

[6] BAnQ, Centre d'archives de Québec, Fonds Ministère des Communications, Rétrospective Maurice Proulx, *Rétrospective Maurice Proulx* [audiovisuel].

[7,8,9,10] Ibid.

[11] Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège Sainte-Anne, Fonds Maurice Proulx, Études, Pierre Demers.

[12] Pierre Demers, « "Faire des films à une époque héroïque" : une entrevue de Pierre Demers », *Cinéma/Québec*, pp. 22-23.

[13] BAnQ, Centre d'archives de Québec, Fonds Ministère des Communications, Rétrospective Maurice Proulx, *Rétrospective Maurice Proulx* [audiovisuel].

[14,15,16,17,18] Ibid.

[19] Luc Chartier et Antoine Pelletier, (dir.), *Rétrospective Maurice Proulx*, Québec, Ministère des Communications, 1978, p. 53.

[20] Centre d'archives de la Côte-du-Sud et du Collège de Sainte-Anne, Fonds Maurice Proulx, Études, Entrevue de Pierre Demers à Maurice Proulx.

[21] Luc Perreault, « Maurice Proulx, le cinéaste de Duplessis », *La Presse*, 29 juin 1996, p. D18.

[22] Robert Lévesque, « Les films de l'abbé Proulx. Les seules images du Québec de Duplessis », *Québec-Presse*, 10 février 1974, pp. 22-23.